

# Proust et les signes

TRAVAUX DE L'INSTITUT DE PHILOLOGIE  
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Le langage est un système de signes  
qui se constitue par l'usage  
et qui est en constante évolution.  
C'est pourquoi il est essentiel  
de l'étudier dans son contexte  
historique et social.

1910

1910

1910

DU MÊME AUTEUR  
AUX PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

- La philosophie critique de Kant*, coll. « Le Philosophe », n° 59, 6<sup>e</sup> éd., 1987.  
*Le bergsonisme*, coll. SUP « Le Philosophe », n° 76, 2<sup>e</sup> éd., 1968.  
*Bergson. Mémoire et vie*, coll. SUP « Les Grands Textes », 4<sup>e</sup> éd., 1975.  
*Nietzsche*, coll. « Philosophes », 7<sup>e</sup> éd., 1988.  
*Nietzsche et la philosophie*, coll. « B.P.C. », 7<sup>e</sup> éd., 1988.  
*Différence et répétition*, coll. « B.P.C. », 5<sup>e</sup> éd., 1985.  
*Proust et les signes*, coll. « Perspectives critiques », 7<sup>e</sup> éd., 1987.

1217  
P968  
D348a

Gilles Deleuze

---

Proust  
et les signes



QUADRIGE / PUF

1412496

ISBN 2 13 053952 1  
ISSN 0291-0489

Dépôt légal — 1<sup>re</sup> édition : 1964  
Réimpression de la 3<sup>e</sup> édition « Quadrige » : 2006, janvier

© Presses Universitaires de France, 1964  
6, avenue Reille, 75014 Paris

ABRÉVIATIONS  
UTILISÉES DANS LES NOTES

- AD *Albertine disparue.*  
CG<sub>1</sub> *Le côté de Guermantes, 1.*  
CG<sub>2</sub> *Le côté de Guermantes, 2.*  
CG<sub>3</sub> *Le côté de Guermantes, 3.*  
CS<sub>1</sub> *Du côté de chez Swann, 1.*  
CS<sub>2</sub> *Du côté de chez Swann, 2.*  
JF<sub>1</sub> *A l'ombre des jeunes filles en fleurs, 1.*  
JF<sub>2</sub> *A l'ombre des jeunes filles en fleurs, 2.*  
JF<sub>3</sub> *A l'ombre des jeunes filles en fleurs, 3.*  
P<sub>1</sub> *La prisonnière, 1.*  
P<sub>2</sub> *La prisonnière, 2.*  
SG<sub>1</sub> *Sodome et Gomorrhe, 1.*  
SG<sub>2</sub> *Sodome et Gomorrhe, 2.*  
TR<sub>1</sub> *Le temps retrouvé, 1.*  
TR<sub>2</sub> *Le temps retrouvé, 2.*

La première référence citée renvoie à l'édition N.R.F. en 15 volumes, celle qui suit à la tomaiison et à la pagination de l'édition parue dans la Bibliothèque de la Pléiade.

## CONCLUSION

### L'image de la pensée

Si le temps a grande importance dans la Recherche, c'est que toute vérité est vérité du temps. Mais la Recherche est d'abord recherche de la vérité. Par là se manifeste la portée « philosophique » de l'œuvre de Proust : elle rivalise avec la philosophie. Proust dresse une image de la pensée qui s'oppose à celle de la philosophie. Il s'attaque à ce qui est le plus essentiel dans une philosophie classique de type rationaliste. Il s'attaque aux présupposés de cette philosophie. Le philosophe présuppose volontiers que l'esprit en tant qu'esprit, le penseur en tant que penseur, veut le vrai, aime ou désire le vrai, cherche naturellement le vrai. Il s'accorde à l'avance une bonne volonté de penser ; toute sa recherche, il la fonde sur une « décision préméditée ». En découle la méthode de la philosophie : d'un certain point de vue, la recherche de la vérité serait le plus naturel et le plus facile ; il suffirait d'une décision, et d'une méthode capable de vaincre les influences extérieures qui détournent la pensée de sa

vocation et lui font prendre le faux pour le vrai. Il s'agirait de découvrir et d'organiser les idées suivant un ordre qui serait celui de la pensée, comme autant de significations explicites ou de vérités formulées qui viendraient remplir la recherche et assurer l'accord entre les esprits.

Dans philosophe, il y a « ami ». Il est important que Proust adresse la même critique à la philosophie et à l'amitié. Les amis sont, l'un par rapport à l'autre, comme des esprits de bonne volonté qui s'accordent sur la signification des choses et des mots : ils communiquent sous l'effet d'une bonne volonté commune. La philosophie est comme l'expression d'un Esprit universel qui s'accorde avec soi pour déterminer des significations explicites et communicables. La critique de Proust touche à l'essentiel : les vérités restent arbitraires et abstraites, tant qu'elles se fondent sur la bonne volonté de penser. Seul le conventionnel est explicite. C'est que la philosophie, comme l'amitié, ignore les zones obscures où s'élaborent les forces effectives qui agissent sur la pensée, les déterminations qui nous *forcent* à penser. Il n'a jamais suffi d'une bonne volonté, ni d'une méthode élaborée, pour apprendre à penser ; il ne suffit pas d'un ami pour s'approcher du vrai. Les esprits ne se communiquent entre eux que le conventionnel ; l'esprit n'engendre que le possible. Aux vérités de la philosophie, il manque la nécessité, et la griffe de la nécessité. En fait, la vérité ne se livre pas, elle se trahit ; elle ne se communique pas, elle s'interprète ; elle n'est pas voulue, elle est involontaire.

Le grand thème du Temps retrouvé est celui-ci : la recherche de la vérité est l'aventure propre de l'invo-

lontaine. La pensée n'est rien sans quelque chose qui force à penser, qui fait violence à la pensée. Plus important que la pensée, il y a ce qui « donne à penser » ; plus important que le philosophe, le poète. Victor Hugo fait de la philosophie dans ses premiers poèmes, parce qu'il « pense encore, au lieu de se contenter, comme la nature, de donner à penser » (1). Mais le poète apprend que l'essentiel est hors de la pensée, dans ce qui force à penser. Le *leitmotiv* du Temps retrouvé, c'est le mot *forcer* : des impressions qui nous forcent à regarder, des rencontres qui nous forcent à interpréter, des expressions qui nous forcent à penser.

« Les vérités que l'intelligence saisit directement à claire-voie dans le monde de la pleine lumière ont quelque chose de moins profond, de moins *nécessaire* que celles que la vie nous a *malgré nous* communiquées en une impression, matérielle parce qu'elle est entrée par nos sens, mais dont nous pouvons dégager l'esprit... Il fallait tâcher d'interpréter les sensations comme les *signes* d'autant de lois et d'idées, en essayant de penser, c'est-à-dire de faire sortir de la pénombre ce que j'avais senti, de le convertir en un équivalent spirituel... Qu'il s'agît de réminiscences dans le genre du bruit de la fourchette ou du goût de la madeleine, ou de ces vérités écrites à l'aide de figures dont j'essayais de chercher le sens dans ma tête, où, clochers, herbes folles, elles composaient un grimoire compliqué et fleuri, leur premier caractère était que *je n'étais pas libre* de les choisir, qu'elles m'étaient données telles quelles. Et je sentais que ce devait être la griffe de leur

(1) CG3, II, 549.

authenticité. *Je n'avais pas été chercher* les deux pavés de la cour où j'avais buté. Mais justement la façon *fortuite, inévitable* dont la sensation avait été *rencontrée* contrôlait la vérité d'un passé qu'elle ressuscitait, des images qu'elle déclenchait, puisque nous sentons son effort pour remonter vers la lumière, que nous sentons la joie du réel retrouvé... Le livre intérieur de ces *signes* inconnus (de *signes* en relief, semblait-il, que mon attention allait chercher, heurtait, contournait, comme un plongeur qui sonde), pour sa lecture, personne ne pouvait m'aider d'aucune règle, cette lecture consistant en un acte de création où nul ne peut nous suppléer ni même collaborer avec nous... Les idées formées par l'intelligence pure n'ont qu'une vérité logique, une vérité possible, leur élection est arbitraire. Le livre aux caractères figurés, *non tracés par nous*, est notre seul livre. Non que les idées que nous formons ne puissent être justes logiquement, mais nous ne savons pas si elles sont vraies. Seule l'impression si chétive qu'en semble la matière, si invraisemblable la trace, est un critérium de vérités et à cause de cela mérite seule d'être appréhendée par l'esprit, car elle est seule capable, s'il sait en dégager cette vérité, de l'amener à une plus grande perfection et de lui donner une pure joie » (1).

Ce qui force à penser, c'est le signe. Le signe est l'objet d'une rencontre ; mais c'est précisément la contingence de la rencontre qui garantit la nécessité de ce qu'elle donne à penser. L'acte de penser ne découle pas d'une simple possibilité naturelle. Il est, au contraire, la seule création véritable. La création,

(1) TR<sub>2</sub>, III, 878-880.

c'est la genèse de l'acte de penser dans la pensée elle-même. Or cette genèse implique quelque chose qui fait violence à la pensée, qui l'arrache à sa stupeur naturelle, à ses possibilités seulement abstraites. Penser, c'est toujours interpréter, c'est-à-dire expliquer, développer, déchiffrer, traduire un signe. Traduire, déchiffrer, développer sont la forme de la création pure. Il n'y a pas plus de significations explicites que d'idées claires. Il n'y a que des sens impliqués dans des signes ; et si la pensée a le pouvoir d'expliquer le signe, de le développer dans une Idée, c'est parce que l'Idée est déjà là dans le signe, à l'état enveloppé et enroulé, dans l'état obscur de ce qui force à penser. Nous ne cherchons la vérité que dans le temps, contraints et forcés. Le chercheur de vérité, c'est le jaloux qui surprend un signe mensonger sur le visage de l'aimé. C'est l'homme sensible, en tant qu'il rencontre la violence d'une impression. C'est le lecteur, c'est l'auditeur, en tant que l'œuvre d'art émet des signes qui le forcera peut-être à créer, comme l'appel du génie à d'autres génies. Les communications de l'amitié bavarde ne sont rien, face aux interprétations silencieuses d'un amant. La philosophie, avec toute sa méthode et sa bonne volonté, n'est rien face aux pressions secrètes de l'œuvre d'art. Toujours la création, comme la genèse de l'acte de penser, part des signes. L'œuvre d'art naît des signes autant qu'elle les fait naître ; le créateur est comme le jaloux, divin interprète qui surveille les signes auxquels la vérité *se trahit*.

L'aventure de l'involontaire se retrouve au niveau de chaque faculté. De deux façons différentes, les signes mondains et les signes amoureux sont inter-

prétés par l'intelligence. Mais il ne s'agit plus de cette intelligence abstraite et volontaire, qui prétend trouver par elle-même des vérités logiques, avoir son ordre propre et devancer les pressions du dehors. Il s'agit d'une intelligence involontaire, celle qui subit la pression des signes, et s'anime seulement pour les interpréter, pour conjurer ainsi le vide où elle étouffe, la souffrance qui la submerge. En science et en philosophie, l'intelligence vient toujours avant ; mais le propre des signes, c'est qu'ils font appel à l'intelligence en tant qu'elle vient après, en tant qu'elle doit venir après (1). Il en est de même de la mémoire : les signes sensibles nous forcent à chercher la vérité, mais ainsi mobilisent une mémoire involontaire (ou une imagination involontaire née du désir). Enfin les signes de l'art nous forcent à penser : ils mobilisent la pensée pure comme faculté des essences. Ils déclenchent dans la pensée ce qui dépend le moins de sa bonne volonté : l'acte de penser lui-même. Les signes mobilisent, contraignent une faculté : intelligence, mémoire ou imagination. Cette faculté, à son tour, met elle-même en mouvement la pensée, la force à penser l'essence. Sous les signes de l'art, nous apprenons ce qu'est la pensée pure comme faculté des essences, et comment l'intelligence, la mémoire ou l'imagination la diversifient par rapport aux autres espèces de signes.

Volontaire et involontaire ne désignent pas des facultés différentes, mais plutôt un exercice différent des mêmes facultés. La perception, la mémoire, l'imagination, l'intelligence, la pensée elle-même n'ont

(1) TR<sub>2</sub>, III, 880.

qu'un exercice contingent tant qu'elles s'exercent volontairement : alors, ce que nous percevons, nous pourrions aussi bien nous le rappeler, l'imaginer, le concevoir ; et inversement. La perception ne nous donne aucune vérité profonde, ni la mémoire volontaire, ni la pensée volontaire : rien que des vérités possibles. Ici, rien ne nous force à interpréter quelque chose, rien ne nous force à déchiffrer la nature d'un signe, rien ne nous force à plonger comme « le plongeur qui sonde ». Toutes les facultés s'exercent harmonieusement, mais l'une à la place de l'autre, dans l'arbitraire et dans l'abstrait. — Au contraire, chaque fois qu'une faculté prend sa forme involontaire, elle découvre et atteint sa propre limite, elle s'élève à un exercice transcendant, elle comprend sa propre nécessité comme sa puissance irremplaçable. Elle cesse d'être interchangeable. Au lieu d'une perception indifférente, une sensibilité qui appréhende et reçoit les signes : le signe est la limite de cette sensibilité, sa vocation, son exercice extrême. Au lieu d'une intelligence volontaire, d'une mémoire volontaire, d'une imagination volontaire, toutes ces facultés surgissent sous leur forme involontaire et transcendante : alors chacune découvre ce qu'elle est seule à pouvoir interpréter, chacune explique un type de signes qui lui fait violence en particulier. L'exercice involontaire est la limite transcendante ou la vocation de chaque faculté. Au lieu de la pensée volontaire, tout ce qui force à penser, tout ce qui est forcé de penser, toute la pensée involontaire qui ne peut penser que l'essence. Seule la sensibilité saisit le signe en tant que tel ; seules, l'intelligence, la mémoire ou l'imagination expliquent le sens, chacune d'après telle espèce de signes ; seule

la pensée pure découvre l'essence, est forcée de penser l'essence comme la raison suffisante du signe et de son sens.

Il se peut que la critique de la philosophie, telle que Proust la mène, soit éminemment philosophique. Quel philosophe ne souhaiterait dresser une image de la pensée qui ne dépende plus d'une bonne volonté du penseur et d'une décision préméditée ? Chaque fois qu'on rêve d'une pensée concrète et dangereuse, on sait bien qu'elle ne dépend pas d'une décision ni d'une méthode explicites, mais d'une violence rencontrée, réfractée, qui nous conduit malgré nous jusqu'aux Essences. Car les essences vivent dans les zones obscures, non pas dans les régions tempérées du clair et du distinct. Elles sont enroulées dans ce qui force à penser, elles ne répondent pas à notre effort volontaire ; elles ne se laissent penser que si nous sommes contraints à le faire.

Proust est platonicien, mais non pas vaguement, parce qu'il invoque les essences ou les Idées à propos de la petite phrase de Vinteuil. Platon nous offre une image de la pensée sous le signe des rencontres et des violences. Dans un texte de la *République*, Platon distingue deux sortes de choses dans le monde : celles qui laissent la pensée inactive, ou lui donnent seulement le prétexte d'une apparence d'activité ; et celles qui donnent à penser, qui forcent à penser (1). Les premières sont les objets de recognition ; toutes les facultés s'exercent sur ces objets, mais dans un exercice

(1) PLATON, *République*, VII, 523 b-525 b.

contingent, qui nous fait dire « c'est un doigt », c'est une pomme, c'est une maison..., etc. Au contraire, il y a d'autres choses qui nous forcent à penser : non plus des objets *reconnaissables*, mais des choses qui font violence, des signes *rencontrés*. Ce sont des « perceptions contraires en même temps », dit Platon. (Proust dira : sensations communes à deux endroits, à deux moments.) Le signe sensible nous fait violence : il mobilise la mémoire, il met l'âme en mouvement ; mais l'âme à son tour émeut la pensée, lui transmet la contrainte de la sensibilité, la force à penser l'essence, comme la seule chose qui doit être pensée. Voilà que les facultés entrent dans un exercice transcendant, où chacune affronte et rejoint sa limite propre : la sensibilité qui appréhende le signe ; l'âme, la mémoire, qui l'interprète ; la pensée forcée de penser l'essence. Socrate peut dire à bon droit : je suis l'Amour plus que l'ami, je suis l'amant ; je suis l'art plus que la philosophie ; je suis la torpille, la contrainte et la violence, plutôt que la bonne volonté. Le *Banquet*, le *Phèdre* et le *Phédon* sont les trois grandes études des signes.

Mais le démon socratique, l'ironie, consiste à devancer les rencontres. Chez Socrate, l'intelligence précède encore les rencontres ; elle les provoque, elle les suscite et les organise. L'humour de Proust est d'une autre nature : l'humour juif contre l'ironie grecque. Il faut être doué pour les signes, s'ouvrir à leur rencontre, s'ouvrir à leur violence. L'intelligence vient toujours après, elle est bonne quand elle vient après, elle n'est bonne que quand elle vient après. Nous avons vu comment cette différence avec le platonisme en entraînait beaucoup d'autres.

*Il n'y a pas de Logos, il n'y a que des hiéroglyphes.* Penser, c'est donc interpréter, c'est donc traduire. Les essences sont à la fois la chose à traduire et la traduction même, le signe et le sens. Elles s'enroulent dans le signe pour nous forcer à penser, elles se déroulent dans le sens pour être nécessairement pensées. Partout le hiéroglyphe, dont le double symbole est le hasard de la rencontre et la nécessité de la pensée : « fortuit et inévitable ».

# Table

AVANT-PROPOS	5
--------------	---

## PREMIÈRE PARTIE

### *LES SIGNES*

CHAPITRE	I. — Les types de signes	9
—	II. — Signe et vérité	23
—	III. — L'apprentissage	36
—	IV. — Les signes de l'art et l'Essence	51
—	V. — Rôle secondaire de la mémoire	66
—	VI. — Série et groupe	83
—	VII. — Le pluralisme dans le système des signes	103
CONCLUSION.	— L'image de la pensée	115

## DEUXIÈME PARTIE

### *LA MACHINE LITTÉRAIRE*

CHAPITRE	I. — Antilogos	127
—	II. — Les boîtes et les vases	140
—	III. — Niveaux de la Recherche	158
—	IV. — Les trois machines	174
—	V. — Le style	193
CONCLUSION.	— Présence et fonction de la folie, l'Araignée	205

Imprimé en France  
par Vendôme Impressions  
Groupe Landais  
73, avenue Ronsard, 41100 Vendôme  
Janvier 2006 — N° 52 793